



Dessins.

- | | |
|-----------------------------------|----------------|
| 1. Le président Grévy..... | Bertall. |
| 2. Ces Dames..... | Cham. |
| 3. Un siège S. V. P..... | Bertall. |
| 4. Joseph Prudhomme..... | Henry Monnier. |
| 5. Les ficelles de la rourse..... | Bertall. |

— SOMMAIRE —

- | | |
|----------------------------------|--------------------|
| 1. Un mot de Préface..... | Francisque Sarcey. |
| 2. Revue comique..... | Gaston Jollivet. |
| 3. Alsace et Lorraine..... | Cham. |
| 4. Musée des souverains. Grévy.. | Cham. |
| 5. Une contre-épreuve..... | XXX. |

Texte

- | | |
|-----------------------------|-------------------------|
| 6. Une grande dynastie..... | Jules Noriac |
| 7. La colère de Rose..... | Louis Ratisbonne |
| 8. Coups de lorgnette..... | Crispino. |
| 9. Tribunaux comiques..... | M ^e Corbeau. |
| 10. La Bourse..... | Nucingen. |

REVUE COMIQUE

Paris

Un an..... 24 fr.
Six mois..... 13 fr.
Trois mois..... 7 fr.
Etranger port en sus.

On s'abonne chez tous les libraires de France et de l'Etranger.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, ou de timbres-poste.

La vente au numéro, à Paris, chez M. Saillant, rue du Croissant, 10.

Départements

Un an..... 26 fr.
Six mois..... 15 fr.
Trois mois..... 8 fr.
Les abonnements partent du 1^{er} et du 16 de chaque mois.

CAISSE GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement

DU COMMERCE, DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE

A PARIS

56, RUE LAFFITTE, 56

ORDRES DE BOURSE

1° **Au comptant**, au cours moyen.

Courtage officiel, 1 25 par 1,000 fr.

2° **A terme**, avec une couverture de 5 à 600 francs, la Caisse générale opère sur 1,500 francs de rente, par ordres écrits, ou au mieux des intérêts de ses clients.

Paiement de tous coupons français et étrangers, à raison de 50 centimes par 100 francs.

Prêts et avances sur titres français et étrangers, de 40 à 50 % moyennant 1/2 % d'intérêt par mois.

Souscriptions sans frais à tous emprunts.

Renseignements sur toutes valeurs cotées et non cotées.

Vente à crédit de valeurs à lots, payables en vingt mois, par à-compte mensuels; chaque versement donne droit à une part proportionnelle de 1/20^e dans tous les tirages.

« Le journal le *Bien public*, dans son numéro du 29 septembre, a fait un article très-intéressant sur les résultats de l'Emprunt municipal et il fait avec justesse ressortir l'importance de la *Caisse générale* pour favoriser le développement du commerce, de l'agriculture et de l'industrie, qui a souscrit pour 54,000 obligations. »

FABRIQUE LYONNAISE

44, RUE SCRIBE, 44

LIQUIDATION VOLONTAIRE

Les événements que nous venons de subir imposent au chef de cette importante maison l'abandon de son local. Afin d'arriver à une prompt réalisation de son actif, toutes les **SOIERIES NOIRES** et **COULEURS**, les **LAINAGES**, les **COSTUMES** et **ROBES** hautes nouveautés pour **DAMES** et **ENFANTS** viennent de subir un rabais considérable, et seront vendus à peine la moitié du prix coûtant. On vendra également à l'amiable les glaces, appareils à gaz, comptoir, rayons et vins fins en bouteilles. Tout l'actif, quel qu'il soit, doit être réalisé.

EAU DU DR. CALLMANN

Brun, châtain, 8 fr.; noir, blond, 10 fr.; dr. CALLMANN, pharmac. faub. St-Denis, 19. Paris, env. franco.

inoffensive, rend instantanément, sans nettoyage, sans tacher, par une simple application aux cheveux et à la barbe, leur nuance naturelle.

PARIS MUTUELS

sur les courses françaises et anglaises.

M. J. OLLER, 27, boulevard des Italiens, Paris. — Les ordres sont reçus par correspondance et dépêche télégraphique. — Envoi *franco* de renseignements.

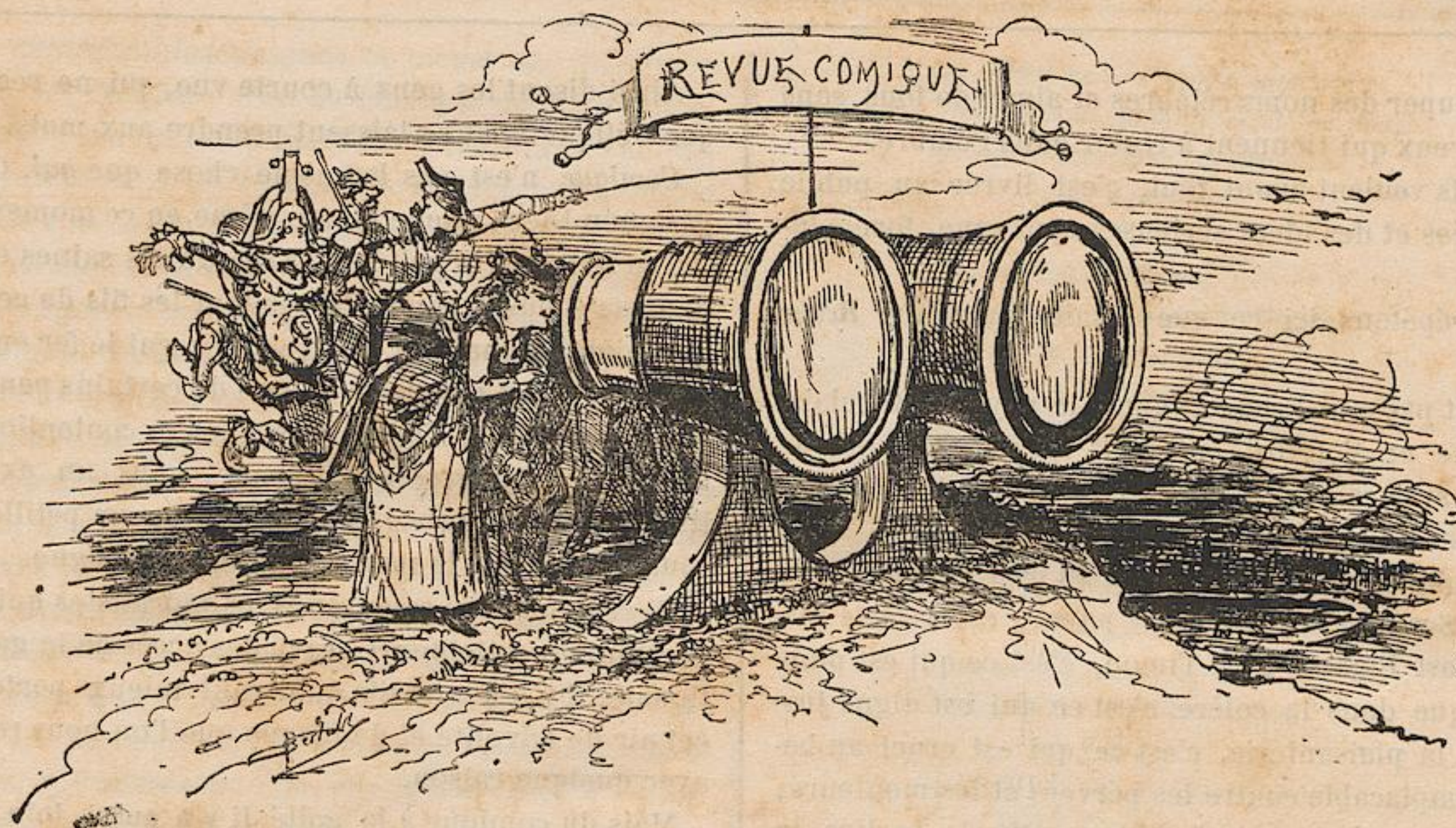


MALADES ou BLESSÉS soulagés par lits et fauteuils mécaniques. Vente et location. Dupont et Villard, succs. de Gille, rue Serpente, 18.

BÈGUE l'Institution des Bègues de Paris ouvre cours 6 novembre et 2 janvier. Ecrire à MM. CHERVIN, avenue d'Eylau, 90.

UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

1
1871



QUELQUES MOTS DE PRÉFACE

Nous ne sommes pas de nouveaux venus.

La *Revue Comique*, dont la première idée se montra dans le *Diable à Paris*, parut en 1848.

Le succès, un succès endiablé, nous vint alors.

Nous étions jeunes, très-jeunes, très-ardents, passionnés; si bien qu'un beau jour — quand je dis un beau jour!... — nous fûmes carrément, radicalement supprimés.

Et l'on nous croyait bel et bien enterrés et disparus.

Nous étions simplement interceptés par le brouillard, ce brouillard, qui s'était étendu sur la France et qui s'est, hélas! résolu depuis en cet ouragan épouvantable de 1870 et 1871.

Le brouillard disparu, nous reparaissons.

Qu'avions-nous dit?

Le poète de la *Revue comique*, empruntant le langage des dieux, avait exprimé notre pensée dans ces beaux vers :

Gnac, gnac, gnac,
Que Cavaignac
Pour nous retirer du micmac!

Nous pensions alors, comme aujourd'hui, que celui qui s'était révélé au monde par Strasbourg, Boulogne et le tournoi d'Eglinton, n'était pas celui qu'il fallait à la France, et qu'il était pour elle une menace et un danger.

Le micmac chanté, redouté par le poète, nous l'avons vu, archi-vu, comme dirait cet autre barde qui a nom M. Gagne.

L'Empire nous a-t-il donné autre chose que des tournois d'Eglinton, mais plus sanglants, plus dangereux et plus inutiles?

Pauvre cher Strasbourg!...

Cette séparation momentanée de Strasbourg et de la France ne semble-t-elle point comme une vengeance et une ironie cruelle du destin, contre celui qui a choisi cette ville malheureuse et regrettée entre toutes, comme premier théâtre de ses représentations?

Nous n'ajouterons rien de plus.

Il ne nous convient pas d'insister en présence de la situation qu'a créée l'enchaînement de la justice et de la fatalité.

L'Empire s'était fait sous ce prétexte ou ce drapeau cher aux peuples :

L'Empire, c'est la paix!

Jamais, il est vrai, on n'a fait si souvent la paix que sous cet empire, parce que jamais on n'avait fait si souvent la guerre.

Et chaque fois la paix était plus sombre, car chaque fois s'augmentait le nombre des ennemis et des mécontents. A la fin, la France fut seule et délaissée. On a vu le reste.

Et quand ces tristesses s'amoncelaient dans l'histoire et rapprochaient le danger de jour en jour, on avait la douleur d'entendre dire : « Il n'y a pas eu une faute de commise, » — alors qu'on les commettait toutes.

La *Revue Comique* reparait donc. Il en est, hélas! parmi ceux qui figuraient à côté de nous, que nous ne reverrons plus et qui ne nous laissent que des regrets, artistes et écrivains de mérite dont la mort nous a séparés; d'autres sont devenus de hauts personnages, députés, publicistes de haut bord, directeurs de journaux de premier ordre, grands industriels et banquiers.

Qui sait? quelques-uns reviendront bien sans doute.

Ce premier numéro, d'une reprise longtemps attendue, doit montrer au public que nous sommes parve-

nus à grouper des noms célèbres et aimés de tous, sans compter ceux qui tiennent à rester dans l'ombre.

Ce qu'ils veulent avant tout, c'est livrer au public des pensées et des idées sérieuses sous une forme légère.

Nous répétons ici ce que disait l'ancienne *Revue Comique*:

Ce n'est pas en France, dans le pays où Rabelais, Montaigne et Voltaire ont écrit, qu'il est possible de nier que, si le sérieux a son côté comique, le comique puisse avoir, à son tour, son côté sérieux.

Le comique en France, ce n'est pas Scapin seulement. Scapin est de tous les pays; c'est Alceste lui-même, c'est Figaro, c'est Timon, c'est ce qui est plaisant jusque dans la colère, c'est ce qui est digne jusque dans la plaisanterie, c'est ce qui est cruel au besoin et implacable contre les pervers et les menteurs; mais c'est aussi et surtout, hâtons-nous de le dire, la raison aimable, la gaieté du bon sens.

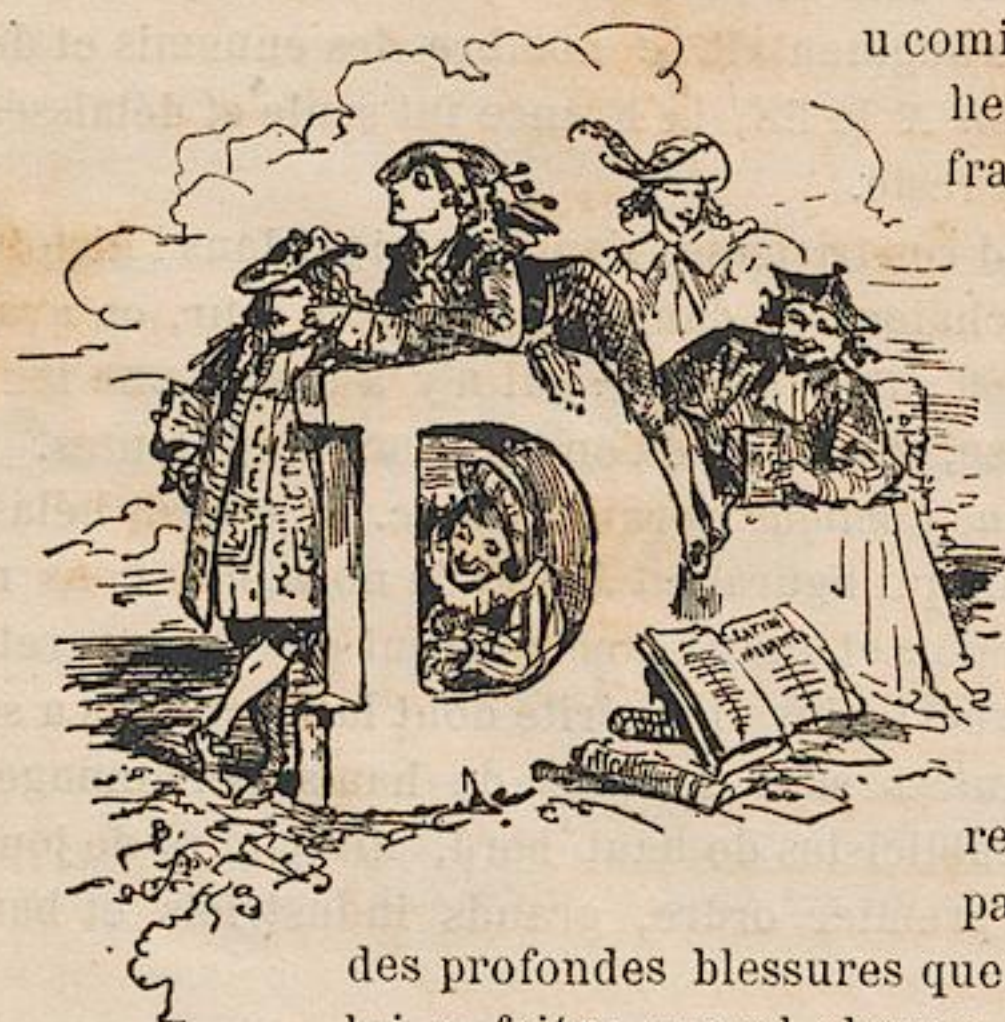
Nous ne sommes point, nous ne voulons pas être des gens de parti. De quelque endroit que vienne l'exagération, ou le ridicule, ou la prétention, nous passons tout en revue.

Mais ce que nous répudions avant tout, c'est ce qui est malhonnête, et par conséquent malsain pour le pays. Nous ne sommes pas de ceux qui désespèrent de la France, parce qu'elle a été cruellement éprouvée. La France est vivace.

Nous sommes Français avant tout.

La Revue Comique.

REVUE COMIQUE



u comique, à cette heure de souffrance et de deuil! quand l'ennemi occupe encore une partie de notre territoire, quand la patrie saigne des profondes blessures que la guerre lui a faites, quand chacun songe douloureusement à relever son toit détruit et compte en pleurant ses morts! Ah! que le moment est mal choisi!

Ainsi disent les gens à courte vue, qui ne regardent que l'étiquette et se laissent prendre aux mots.

Comique n'est pas la même chose que *gai*. Ce n'est pas, mon Dieu! que je blâme même en ce moment ceux qui se livrent à la gaieté. Il y a des gaietés saines et fortifiantes; nous sommes après tout les fils de ces guerriers dont la chanson disait: « Il reçut le fer en pleine poitrine, rit et mourut. » L'âme de certains peuples ne se ramasse pour l'effort que dans la contention de la tristesse; l'allégresse est pour nous un excitant; il faut qu'en France la bonne humeur pétille sur le courage, comme la mousse sur le champagne.

Et cependant je comprends les moralistes qui se défieraient en cette heure grave des accès de la gaieté nationale. Il y a des deuils qu'il vaut mieux porter sans cet air de frivolité et de blague que l'on nous reproche avec quelque raison.

Mais du comique à la gaieté, il y a aussi loin que de Molière à Regnard. Regnard est gai, il s'amuse à l'étourdise, et regarde, ainsi qu'a dit Béranger, couler la vie comme le vin d'un tonneau défoncé. On s'en va de chez lui la rate épanouie, sans songer à rien, sinon que le temps est beau, que le vent est frais,

Et qu'il fait bon de vivre, et qu'il est doux d'aimer.

Il y a quelque chose de profond, de triste et d'amer dans la gaieté de Molière. C'est qu'elle n'est pas, à vrai dire, de la gaieté. C'est du comique.

Molière a jeté sur les ridicules, les travers et les malheurs de notre humaine nature le regard d'un philosophe impartial, mais sévère. Il en a été touché jusqu'au fond du cœur; il en a senti l'impertinence, la folie ou le danger; et, les transportant sur la scène, grossis comme par un miroir puissant, il a dit à l'homme: Voilà comme tu es! contemple un peu ces traits tirés, brisés, défigurés, cette face élargie et ce nez dévié de la ligne droite, cette bouche fendue jusqu'aux oreilles, et ces yeux arrondis en boules de loto: c'est toi, mon ami!

Et placés en face de cette grimaçante caricature, les uns ont éclaté de rire, car ce visage était plaisant en sa laideur, les autres l'ont examiné avec recueillement et tristesse. Ils sont rentrés en eux-mêmes, et ils se sont dit en baissant la tête: « Oui, je me reconnais; c'est bien moi, c'est mon voisin aussi. Il faudrait pourtant faire attention et nous corriger. »

Voilà le comique.

C'est le comique de Rabelais, qui avertissait le lecteur de ne pas s'arrêter aux gaietés de surface, mais de casser l'os et d'en extraire la moelle; c'est le comique de la satire Ménippée; c'est le comique des Mazarinades et de tant d'autres écrits légers, honneur de notre France, qui, sous le rire, ont caché l'observation vraie et la satire utile. C'est le comique de Voltaire

en ses contes³ philosophiques et même en quelques-unes de ses facéties; c'est le comique de Paul-Louis, enfonçant dans les prétentions de la légitimité l'aiguillon du pamphlet; c'est le comique éternel, celui qui ne disparaîtra de notre terre que le jour où il n'y aura plus en ce monde ni ridicules, ni travers, ni vices.

Ce comique a tout aussi bien pour arme le crayon que la plume. Je dirais presque que le crayon est une arme mieux trempée et qui frappe avec plus de force. Le pamphlet ne s'adresse qu'à l'esprit; il faut encore, pour le comprendre et le goûter, un certain degré d'instruction; d'attention tout au moins. La caricature entre dans les yeux, et remue ce qu'il y a de plus sensible en nous, l'imagination. Elle est intelligible à tous: elle nous arrête au passage, malgré que nous en ayons, et nous force à la regarder aux vitrines où elle est suspendue. Le pamphlet ne laisse dans la mémoire que des idées, et d'autres ont bien vite fait de les effacer. La caricature y grave des images dont les formes et les couleurs flottent dans le souvenir longtemps encore après qu'on les a vues.

Le crayon, c'est l'arme de la *Revue Comique*.

Il ne lui servira qu'à marquer d'un trait vengeur les sots, les imbéciles, les gens véreux, les faux patriotes, les ambitieux sans conscience, et tous ceux, en un mot, qui, l'un poussant l'autre, ont entraîné notre malheureux pays au bord de l'abîme.

Gais, ces dessins le seront peut-être; ils viseront surtout à être comiques.

Nous ne voulons pas qu'ils excitent seulement un rire stérile; nous entendons qu'ils provoquent encore à la réflexion, et, s'il se peut même, au repentir.

L'époque est sombre; il lui faut un langage plus sévère: celui de ces grands rieurs dont le fond était si triste.

Francisque Sarcey.

ALSACE ET LORRAINE

*La France abjurant son erreur
Se régénère avec fureur,
Tout prend une nouvelle face.
Vive l'Alsace!*

*Des gaillards remplis de vertu
Nous font la loi, Monsieur Mottu
Nous tempère et nous morigène.
Salut, Lorraine!*

*L'armée a ses hauts justiciers.
De l'uniforme des lanciers
Il ne reste déjà plus trace.
Vive l'Alsace!*

*Les officiers sont moins nombreux.
Nous aurons dans un siècle ou deux
Trois soldats pour un capitaine.
Salut, Lorraine!*

*Des publicistes de bon ton
Nous démontrent que le Teuton
A Sedan a fait volte-face.
Vive l'Alsace!
Et qu'il n'eût fallu qu'un iota
Pour qu'à Berlin, reine Augusta,
De Failly te contât fredaine.
Salut, Lorraine!*

*Paris n'est déjà plus Paris.
L'amour s'y cote à moindre prix
Et Léonce n'est plus cocasse.
Vive l'Alsace!
Au Petit Faust nos fils altiers,
Pour bisser le cœur des guerriers,
Payent cent francs une avant-scène.
Salut, Lorraine!*

*Hombourg et Bade sont déserts.
Les chanteurs des cafés-concerts
A la Prusse font la grimace.
Vive l'Alsace!
Guerre aux tripots des bords du Rhin!
Fondons, pour les vexer un brin,
Une roulette au Cours-la-Reine.
Salut, Lorraine!*

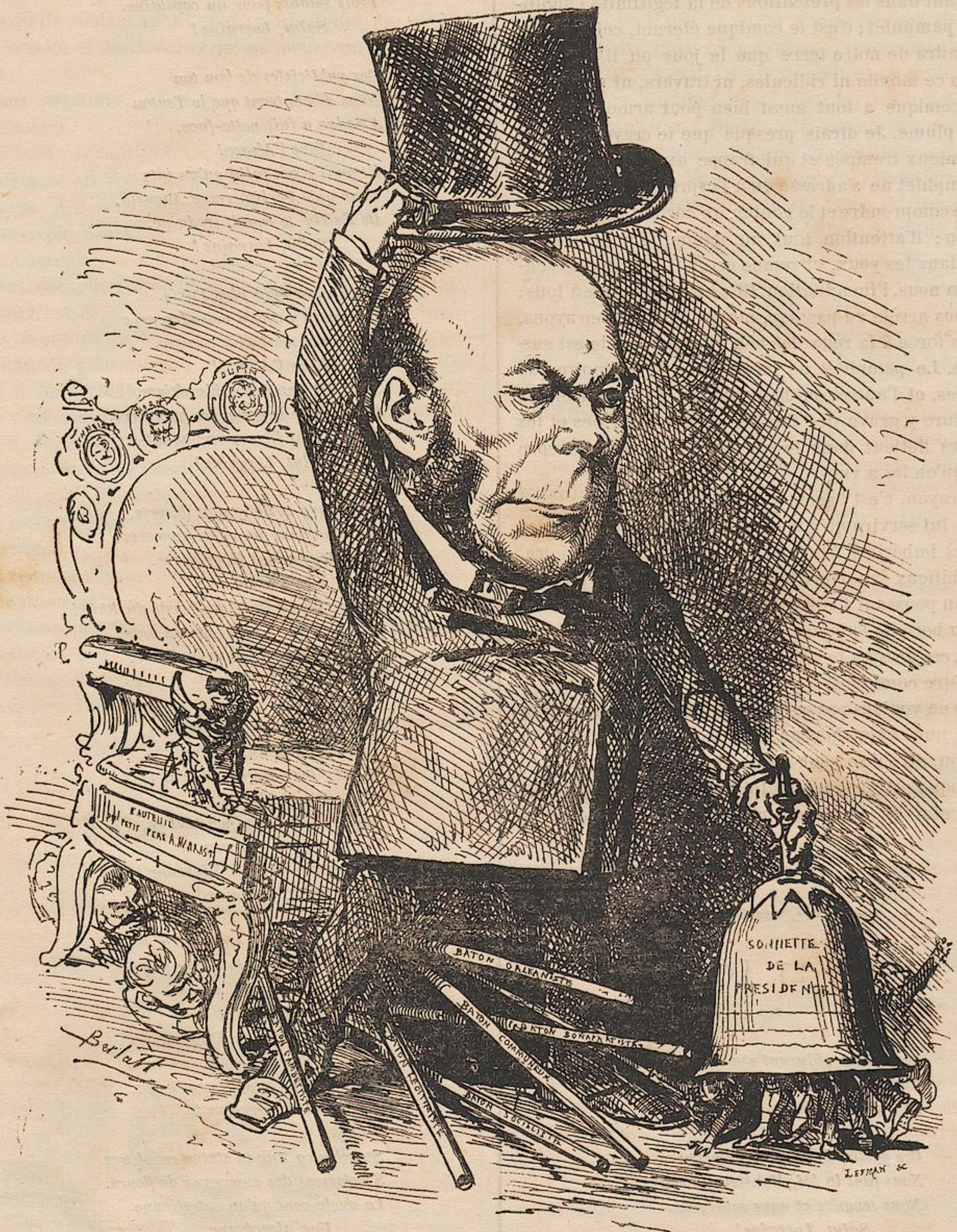
*Nos cavaliers, nous disait-on,
Ne valent pas un rogaton.
Donnez-leur des chevaux de race!
Vive l'Alsace!
Pour réformer un peu tout ça,
Le petit baron se cassa
Hier quatre dents à Vincenne.
Salut, Lorraine!*

*L'hiver qui vient n'éteindra pas
Ce courroux qui jusqu'au trépas
Brûlera notre cœur vivace.
Vive l'Alsace!
Au prochain bal de l'Opéra,
Monsieur Strauss nous exhibera
Un Bismarck en croquemitaine.
Salut, Lorraine!*

*Strasbourg, sur ta statue en pleurs
S'entassent des monceaux de fleurs.
La mode veut qu'on entretienne
Une Alsacienne...
Continuons ce gai métier,
Et qu'on s'entraîne pour crier
Après la prochaine campagne:
Adieu Champagne!*

Gaston Jollivet.

MUSÉE DES SOUVERAINS



LE PRÉSIDENT GRÉVY

On estime cet homme honnête,
 Qu'on bêle ou braille en son troupeau. —
 Il a de l'art dans sa sonnette,
 A-t-il du lard dans son chapeau?...

LE MUSÉE DES SOUVERAINS

I

LE PRÉSIDENT GRÉVY



tout seigneur tout honneur!

Je le vois à la tribune de l'Assemblée constituante de 1848. Il a trente-huit ans, — l'heure de l'embonpoint n'est pas encore venue, — grand, mince, le col solidement emmanché dans des épaules robustes la lèvre un peu dédaigneuse, le

nez droit, des yeux qui lancent le regard comme une flèche. Le front ne rayonne pas, mais la physionomie est empreinte d'une grande finesse. Ce n'est point un poète qui parle : c'est peut-être un notaire, un avocat général ou un ministre protestant. En somme, une tête de prédicateur méthodiste sur un buste de grenadier.

Ce qui a fait la fortune politique de Jules le Jurassien, c'est moins son éloquence que le grelot qu'il a voulu attacher comme une boucle d'oreille à la Constitution de 1848. L'Assemblée redoutait l'effet magique d'un nom. Elle comprenait que le peuple affolé des campagnes allait déléguer le suprême pouvoir au descendant de Napoléon. M. Grévy lança sa fameuse proposition : « L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de président du conseil des ministres. »

Si la proposition Grévy avait été acceptée, il ne restait plus à Louis Bonaparte que l'échelle de la conspiration pour monter à l'escalade de l'empire, mais il y avait toutes sortes de raisons, plus personnelles que politiques, pour qu'elle ne le fût pas. Ledru-Rollin croyait à sa candidature à la présidence, et Lamartine, envoyé à la Constituante par quatorze départements, se berçait du fol espoir d'être l'élu de la France. *Alea jacta est*. Il joua sur ce mot sa destinée et les destinées de son pays.

L'extrême gauche, dont on connaît l'esprit pratique, ne pouvait pardonner à Cavaignac l'énergique répression de Juin; elle détestait plus Cavaignac quelle ne craignait Louis Bonaparte; la droite était indifférente; le parti parlementaire, M. Thiers en tête, se flattait de confisquer le neveu du grand homme à son profit et d'en faire l'instrument inconscient d'une restauration orléaniste. Louis Bonaparte endormi sur un banc de l'Assemblée, entre le bonhomme Vieillard et le Père Havin, jouait si bien son rôle que toutes les suppositions étaient possibles. Huit ans plus tard, quand Louis Bonaparte, passé Napoléon III, fut, après la guerre de Crimée, proclamé par le docteur Véron homme extraordinaire, sauveur de l'Europe, envoyé de la Providence, etc., M. Thiers disait, en parlant de l'Empereur : « Ce b...là nous a deux fois trompés, la première fois en se

faisant passer pour un imbécile et la seconde fois pour un homme de génie. »

Cette proposition fut dans la vie de M. Grévy ce qu'avait été le sabre dans la vie de M. Prudhomme. L'échec de la proposition servit plus que n'eût fait son triomphe, à la réputation de l'homme. L'Empire s'étant fait, et il n'était pas difficile de prévoir qu'il se ferait, on disait : « Ah! si la proposition Grévy avait passé! » et dans tous les journaux du parti il ne fut question, pendant dix-huit ans, que de M. Grévy et de sa proposition. Le nom de Grévy fut si bien accolé au mot proposition, que des braves gens peu au fait des noms politiques ne savaient pas au juste, si M. Grévy s'appelait Grévy ou Proposition.

M. Grévy fut renvoyé par le Jura à l'Assemblée législative, où il parla rarement. Au coup d'État, on ne lui fit pas l'honneur de le remettre à Vincennes en compagnie des notables de l'Assemblée, M. Grévy était furieux de ce manque de procédé.

Dès le lendemain, il se réinstallait dans son cabinet d'avocat. Pendant quinze ans il eut en partage, avec M. Dufaure, les meilleures affaires au Palais, l'Ordre le nomma bâtonnier.

Ce ne fut qu'en 1867 qu'il revint à la politique. Le Jura, qui depuis quinze ans nommait des impérialistes à l'unanimité, éprouva le besoin d'envoyer un républicain au Corps législatif, et M. Grévy y fut expédié à l'unanimité, tout comme le bonapartiste de la veille.

La République revenant, une nouvelle assemblée nationale étant nommée, la proposition Grévy avait droit à un poste d'honneur. On l'installa au fauteuil de la présidence.

Comme président, M. Grévy a rompu avec toutes les traditions parlementaires. Jamais le plus petit mot pour rire. Tous ses prédécesseurs du règne de Louis-Philippe tempéraient l'aridité de la discussion par des volées de calembours. En ces temps heureux, Sauzet succédait à Dupin. En 1848, Armand Marrast, s'il ne sacrifiait pas au jeu de mots, se permettait de temps en temps des réflexions plaisantes et des exclamations gauloises. M. Grévy, lui, est la majesté en personne.

Écoutez : le tambour bat. *Ran tan plan*. C'est le moment où le président monte au fauteuil. Du fond de la scène un homme noir apparaît : l'âge a fait son œuvre. Les arêtes du visage ont disparu sous une légère couche de graisse, la figure a pris du ventre, mais cette rotondité orientale donne de l'ampleur au personnage. Il tient son chapeau à la main, ce chapeau qui va peut-être jouer dans la séance le rôle du trident de Neptune. Il s'assied et, en attendant l'arrivée des députés, il prend un journal qu'il parcourt moins pour lire que pour se donner une contenance. Quand un nombre suffisant d'honorables garnissent les banquettes, un coup de sonnette annonce que la séance est ouverte. Lecture du procès-verbal par un de Messieurs les secrétaires; après quoi, M. Grévy se lève avec dignité pour lire à la Chambre le menu de l'ordre du jour.

CES DAMES



— Il était temps qu'a finisse, la Commune! Ça me fatiguait l'estomac! tous les jours
diner chez les ministres!...

UN SIÈGE, S. V. P.



— Comment, mon bon ami, votre oncle m'a versé et m'a cassé la jambe, vous venez de me verser et de me casser le bras, et vous me demandez de remonter sur le siège!

Il n'a pas de tics. Un caricaturiste aurait de la peine à saisir le côté plaisant ou grotesque de cette physionomie toujours au repos, même quand elle s'anime. Pas le moindre soubresaut de paroles, même dans le rappel à l'ordre. Il dit à un interrupteur : « Vous n'avez pas la parole » du même ton qu'il dirait : « La parole est à M. le ministre de l'intérieur », et cette tonalité toujours la même n'a pas peu contribué à lui donner dans tous les partis l'autorité nécessaire à son rôle. Il est impartial. J'ai fait cette remarque, que, si à la fin de chaque séance, on faisait le relevé des rappels à l'ordre, il y en aurait juste autant au compte de l'extrême gauche qu'au compte de l'extrême droite. Les plus *rappelés* sont le pétulant Langlois et le terrible Baragnon.

M. Grévy a un appartement dans le palais de Versailles, il y vit en garçon et prend ses repas aux Réservoirs. L'Assemblée ayant négligé de fixer les appointements de son président, celui-ci n'a, comme ses collègues, que l'indemnité mensuelle (800 fr. par mois). Nous voilà loin des 100,000 fr. de feu Dupin et des 120,000 fr. de M. Schneider. Aussi M. Grévy ne reçoit pas. Mme Grévy n'a pas quitté l'appartement de Paris.

Un mot et je finis, M. Grévy n'a jamais pardonné à ses collègues de 1848 d'avoir voté contre sa proposition. A un dîner où assistaient Garnier-Pagès, Duclerc, Hénon et autres constituants de 1848, je me trouvais placé à côté de M. Grévy et je lui demandai ce qu'il pensait de chacun de ces messieurs. Il ne se fit pas tirer l'oreille. « Celui-ci un imbécile, celui-là un idiot, cet autre un crétin, » chacun fut qualifié. Je dois ajouter qu'en politique, M. Grévy est toujours de son avis et jamais de l'avis des autres. Dans le parti, on le regarde comme un pointu. Ernest Picard, qui ne se gêne envers personne, assure que c'est un mauvais coucheur. C'est égal, M. Grévy doit une fière chandelle à sa proposition!

Dangeau.

UNE CONTRE-ÉPREUVE

M. Grévy est indigène de Mont-sous-Vaudrey, gros village du Jura.

C'est un brave homme, imbu d'idées fausses, et doué d'une honnête médiocrité, très-médiocre, mais très-honnête.

Il est chauve, mais imposant, avocat et pas filou.

Il a une sorte de solennité froide qui ne déplaît pas à sentir.

C'est un républicain de la veille, que tous estiment et que très-peu admirent.

Il est familial à l'excès, et soutient les siens qui sont pauvres de son superflu qui est gros.

C'est l'oracle du Jura, fier d'avoir enfanté un demi-grand homme.

XXX.

UNE GRANDE DYNASTIE

Henri Monnier, cet esprit profond et aimable, se doutait-il, lorsqu'il piquait Joseph Prudhomme dans son inimitable collection de types parisiens, qu'il enfonçait une épingle dans le dos d'un roi ?

Je le croirais volontiers. La physionomie du spirituel analyste est pleine de malice ; elle rappelle à elle seule les quatre grandes figures de César, de Bonaparte, de M. Thiers et de Polichinelle, de Polichinelle, qui rossait tout le monde et dont la France aurait tant besoin aujourd'hui, quand ce ne serait que pour donner à réfléchir à ses généraux et conserver ses pendules.

Qu'importe, après tout, que ce monarque bourgeois, élève de Brard et Saint-Omer ait été créé et mis au monde par malice ou sans préméditation ? Par lui-même, il n'a pas fait grand mal, au contraire. Plusieurs générations ont éclaté de rire en l'écoutant, et le fameux sabre, qui fut le plus beau jour de sa vie n'a jamais été teint du sang de personne.

Malheureusement, M. Prudhomme était marié avec cette excellente femme qui lui disait :

— « Mon ami, prends garde de tomber, regarde bien où tu marches ; il paraît que la mort de Rossini a laissé un grand vide.... »

Plus malheureusement ces gens vertueux ont eu une multitude d'enfants ; et, bien plus malheureusement encore, ce sont eux qui nous gouvernent.

Nous sommes dans un temps où l'on ne saurait trop peser ses paroles ; spécifions.

En disant que les fils de M. Prudhomme gouvernent la France, nous n'entendons pas parler du conseil des ministres. Les ministres et leur président sont fils de leurs œuvres, et n'eussent-ils rien fait, puisque le suffrage universel a passé par là, il n'y a rien à dire.

En appelant ces nombreux Prudhommes une dynastie, nous ne faisons allusion ni à monseigneur le duc de Bordeaux qui est fils de Saint-Louis et qui d'ailleurs est seul, ni aux princes d'Orléans qui sont des fils du roi des Français, ni aux Bonapartistes qui sont républicains, ni aux républicains qui sont Bonapartistes ; non, nous parlons franc.

Les fils Prudhomme sont innombrables ils sont partout, ils font tout, ils gênent tout, paralysent tout ; donc ils gouvernent.

O Joseph ! vénérable bourgeois, comme du haut du ciel, votre demeure dernière, vous avez dû sourire avec orgueil le jour où la France entière a essuyé une larme nationale en entendant un de vos fils faible et sans défense s'écrier avec fierté :

« Pas un pouce de territoire pas une pierre de nos forteresses ! »

Comme votre âme a dû se gonfler en voyant un autre de vos enfants contenir la population d'une ville de quinze cent mille habitants armés et mourant de faim, avec ces simples mots :

« J'ai mon plan ! »



JOSEPH PRUDHOMME

Dessin de Henry Monnier.

S'il est vrai que les morts sachent lire les secrets des vivants, que Votre Bourgeoisie a dû être émue en découvrant la grandiose simplicité de ce plan qui consistait à ne pas avoir de plan !

N'est-ce pas, Joseph Prudhomme, que, incendies et fusillades à part, vous avez dû vivement approuver ceux de vos fils qui, pour régénérer la société, veulent commencer par la détruire, vous qui vouliez « défendre nos institutions et au besoin les combattre ? » Que voulez-vous ? le besoin de les combattre se faisait généralement sentir dans une contrée démembrée et vaincue.

Mais tenez, Joseph premier, ce qui a dû plus que toute autre chose flatter votre vanité paternelle, c'est la fidélité des traditions conservées intactes dans votre famille.

Vos fils ont suivi votre glorieux exemple quand il a fallu former un gouvernement réparateur.

Ceux des campagnes ont dit :

« Certes l'Empereur n'avait pas besoin de faire la guerre ;
« d'ailleurs il n'était pas prêt. Il a été vaincu et prisonnier,
« mais François 1^{er} aussi ; tout ça c'est la faute de la
« République, qui arrive toujours quand la France est mal-
« heureuse, ce qui fait que les œufs et le beurre seront
« pour rien si cela continue ; mais il faut la tranquillité
« avant tout. »

Alors ils ont envoyé à la Chambre tout ce qui pouvait être hostile au pouvoir, ces bons Prudhommes ruraux.

Dans les petites villes, d'autres enfants à nous n'y ont pas été par quatre chemins ; ils ont choisi justement ceux qui n'avaient pas pu ou pas osé les défendre. Était-ce qu'ils étaient satisfaits de n'avoir plus de pierres à leurs fortresses ou dans l'espoir chimérique de voir un jour le fameux plan.

Dans les grandes villes, les Prudhommes citadins ont été plus profonds ; ramassant les débris de tous les vieux partis, ils les ont jetés dans l'urne en disant : « Il faut bien que tout le monde vive, dût la République en mourir. »

Les plus amusants, il faut rendre justice à tout le monde, les plus amusants de tous les Prudhommes, ce sont encore les Parisiens ; oh ! ceux-là, immuables dans leurs principes.

Autrefois Votre Bourgeoisie votait pour faire bisquer le roi ; hier, vos descendants votaient pour faire bisquer M. Thiers.

— C'est vrai, disaient-ils, en ployant leur bulletin, ces gens ont brûlé le grand-livre et bien autre chose ; ils ont entraîné le peuple, le peuple a commis des atrocités. Pauvre archevêque !

Celui-ci voulait renverser Dieu, celui-là voulait faire chanter la *Carmagnole* aux petites filles celui-ci voulait créer des assignats, celui-là voulait réquisitionner l'univers ; mais c'est égal, ils avaient du bon. D'ailleurs, M. Thiers n'aurait jamais dû bombarder Paris, voilà !

Il faut être juste, tout cela aurait pu finir plus mal. Chacun se demandait ce qu'allaient faire tous ces Prudhommes de couleurs si différentes. Eh bien, ils n'ont rien fait, et cela a suffi un instant sinon à sauver la France, du moins à la laisser respirer.

Malheureusement, tant de sagesse ne pouvait durer. Tous les matins, ces braves gens se disaient :

— Mais sapristi, il faudrait pourtant voir à sauver le pays !
Après avoir bien remué, ils ont fini par décider que la seule façon de sauver le pays, c'était de lui couper la tête ; et adieu Paris, vendanges sont faites.

Pauvre Paris ! qui n'a plus pour se consoler que la satisfaction de lire les moqueries que les petits Prudhommes des petits journaux adressent aux Prussiens si bien qu'on a toutes les peines du monde, en lisant ces stupidités, à deviner si ce sont les Prussiens qui sont vaincus ou les Français qui sont Prussiens.

— Pauvre Paris ! qu'on n'éclaire plus, afin sans doute qu'il ne puisse voir sa situation ; c'était bien la peine de mettre quatre-vingts Prudhommes au conseil municipal.

Ce qui n'empêche pas les conseillers de rire du ministre Prudhomme qui, pour créer un impôt croit qu'il suffit d'augmenter les timbres-poste pour qu'on écrive davantage.

Les mêmes Prudhommes qui ont voté des fonds pour reconstruire la maison Thiers laissent vendre à l'encan le linge de Napoléon III. Que dit de cela Votre Bourgeoisie, qui se vantait quoique née d'un vieux sang régicide, « de faire l'aumône au dernier de nos rois ? »

S'il est vrai que les habitants des Champs-Élysées sachent les destinées des mortels, vous seul pourriez dire, O Joseph, où nous mèneront les rejetons de votre immense et redoutable famille.

On croyait que la garde nationale dissoute, ils disparaîtraient de l'horizon ; hélas ! comme tant d'autres, cette espérance a été trompée. N'ayant plus de gardes à monter, ils encomrent les avenues.

On voit partout leur tête chauve et satisfaite s'épanouir sur leur col blanc ; leur plaisanterie la plus persistante consiste à crier à tout allant et à tout venant :

— A quand la revanche ?

Ils crient : vive la Revanche ! comme vous avez crié : vive la Réforme. Eux, prendre leur revanche ! à quoi cela leur servirait-il ? Ils sont tous décorés.

Jules Noriac.

Un bijou ravi par surprise au nouveau livre de L. Ratisbonne, *les Petites Femmes*, qui va s'imprimer demain.

LA COLÈRE DE ROSE

*Quand la petite femme en colère fait rage,
L'implorer, se fâcher, rien ne sert, il vaut mieux
Attendre la fin de l'orage
En se recommandant aux dieux.*

*As-tu fini tes cris, Rose ? Vas-tu te taire ?
La faire taire, ah ! oui, fermez donc un cratère !
Quel dommage pourtant, de ces yeux doux et bleus
Voir jaillir cet éclair farouche !
Entendre ainsi mugir cette petite bouche !
Entendre ces cris furieux.*

*Quand on est toute fraîche, et qu'on s'appelle Rose !...
Enfin, elle a fini, je crois, c'est bien heureux.*

— Non, je n'ai pas encor fini, je me repose.

L. Ratisbonne.

COUPS DE LORNETTE

Sganarelle seul a le droit d'être content quand il est battu, a-t-on dit. Soit!

Il ne convient pas que nous plaisantions sur nos propres malheurs.

Mais, répond-on, il y a une certaine crânerie à se blaguer soi-même après avoir blagué Dieu et Diable : c'est le triomphe du scepticisme absolu. Jolie raison. Nous avons vu de près les beaux résultats du scepticisme. Il faudrait cependant trouver autre chose.

Le sort d'ailleurs ne semble pas avoir favorisé les nombreuses pièces de théâtres faites sur le siège de Paris.

Au Palais-Royal, le *Paris-Babel* de MM. Barrière et Cadol, qui devait être joué le 18 mars, a été contraint de rentrer dans le troisième dessous par l'avènement de la Commune.

Le *Siège de Paris*, de M. Touroude et C^e, ballotté de la Gaité à l'Ambigu et réciproquement, a fini par sombrer dans les poches de M. Billion. Un vrai gouffre, les poches de M. Billion!

Enfin le directeur du Château-d'Eau a eu le bon goût de renoncer, au dernier moment, à je ne sais quelle actualité sur l'investissement, dont les décors étaient déjà brochés. Ces toiles n'ont d'ailleurs pas été perdues pour si peu, et elles figurent honorablement dans la *Queue du Chat*.

Le tableau qui devait représenter le ravitaillement s'appelle maintenant le Palais de l'abondance, et — ce qui est plus fort — le Moulin-Saquet (effet de neige) a été transformé en un paysage hollandais.

Sic transit....

Mardi soir avait lieu une grande solennité au Gymnase : une première de M. Dumas fils, la *Visite de nocce*.

— Quel homme, disait en sortant une notabilité politique, quel analyste!

— Dites quel anatomiste! C'est un bistouri qu'il a dans la main, Dumas fils est le Dupuytren de l'art dramatique.

Au foyer du Palais-Royal, à propos des appointements fantastiques de Mlle Schneider, on causait entre artistes :

— Pour nous autres hommes, dit Hyacinthe, les appointements sont tout, tandis que vous, mesdames, vous avez d'autres avantages.

— Ah! mon ami, répliqua la petite Z... avec un soupir déchirant, pas tant que tu crois, va, il y a bien des non-valeurs!

Une blonde pensionnaire des Folies Dramatiques — pas Mlle Blanche d'Antigny, bien sûr — se déshabillait l'autre soir dans sa loge, lorsqu'on vint à frapper à la porte.

— N'entrez pas! s'écria-t-elle.

— Mille pardons, mademoiselle, fit une forte voix au dehors.

— Ah! entrez entrez, j'ai cru que c'était une femme.

CRISPINO.

TRIBUNAUX COMIQUES

Vous n'attendez pas que je vous parle des conseils de guerre ni des procès des fonctionnaires de la Commune, ni de notre Palais en ruines, ni des horreurs nouvelles que découvrent chaque jour nos magistrats instructeurs. Tout cela c'est de l'histoire; nous la laissons à nos grands frères. Quelle histoire!

Cependant il y a de bonnes choses à glaner dans ce champ de désolation. A preuve, cette carte envoyée à l'auteur de la *Lanterne* le lendemain du 4 septembre, et sur laquelle un citoyen ambitieux avait fait suivre son nom de cette mention adorable : « A poussé hier la voiture de Rochefort depuis Mazas jusqu'à l'Hôtel de Ville. »

On ne me surprendrait pas du tout si l'on me disait que le susdit citoyen est devenu préfet du Cher ou de tout autre département.

La question du divorce revient sur le tapis; un projet de loi sera présenté cet hiver, à ce sujet, à l'Assemblée nationale.

A ce propos, une anecdote historique qui a bien son prix :

Julef, roi d'Agra, dans l'Indoustan, ayant appris que, durant la première année de son règne, deux mille mariages avaient été dissous, abolit le divorce. L'année suivante, plus de mariages; mais en revanche force querelles dans les ménages, beaucoup de porcelaine brisée, nombreux coups de canifs dans les contrats et même quelques cas d'empoisonnements conjugaux.

Julef, en présence de ces désastres, rétablit le divorce et depuis ce temps, on a pu lire sur la porte de la ville d'Agra l'inscription suivante :

« Dans la première année du règne de Julef, deux mille couples furent séparés par le magistrat. L'Empereur, en apprenant cela, abolit le divorce. L'année suivante, le nombre des mariages diminua de trois mille; le nombre des infidélités constatées augmenta de sept mille; trois cents femmes furent brûlées pour avoir empoisonné leurs maris; soixante-quinze hommes furent brûlés pour avoir tué leurs femmes et il y eut pour trois millions de meubles brisés dans l'intérieur de leurs ménages. L'Empereur rétablit la loi sur le divorce. »

Bien que le mariage à perpétuité ne produise pas chez nous des effets aussi désastreux, nos députés, qui sont en train de faire des règlements intérieurs, pourraient bien introduire cette réforme dans la Chambre... à coucher. Quand on a eu l'idée de décapitaliser Paris.....

— Allons Mesdames, vous n'avez qu'à vous bien tenir.

Souvenez-vous de ce mot de La Bruyère : « Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir, au moins une fois le jour, d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en n'a point. »

Au palais on disait à un avocat de peu de causes, qui pardonne difficilement à Gambetta sa renommée, j'allais dire ses succès :

— Les maladies de Gambetta, je n'y crois pas, elles sem-

blent toujours venir trop à propos. Croyez vous à sa phlébite ?

— Politiquement, j'y crois, s'écria-t-il, vous le voyez, sa veine est bien malade.

Me Corbeau.



LA BOURSE

J'ai vu Mercure en ses quatre ailes,
Ne trouvant pas de sûreté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

Les ficelles de la Bourse, les ficelles de Mercure, c'est tout un; ces ficelles sont productives : on les tire, on les retire, quelquefois on les casse, mais il en reste toujours quelque chose.

Au bout de ces ficelles se trouvent parfois des hameçons auxquels se prennent les petits poissons, quand ils n'ont pas été mangés par les gros, et quelquefois les gros eux-mêmes, ce qui est justice.

Ces ficelles, nous nous proposons de les étudier avec soin, et nous en débrouillerons de notre mieux l'écheveau quand faire se pourra.

Ce qui n'est pas ficelle, c'est l'empressement de l'argent à venir s'engouffrer dans les coffres de cette bonne ville de Paris que l'on disait si bien ruinée, perdue, avachie, et qui se trouve avoir sur toutes les places un crédit que n'aurait sans doute aucune ville au monde.

On aura beau dire, on aura beau faire, l'Europe a une capitale, c'est Paris; c'est là qu'on vit, c'est là qu'on travaille,

qu'on a ses jouissances de mouvement, d'art, de luxe et de charme. L'Europe entière s'est sentie frapper dans Paris, et l'Europe veut contribuer aux réparations dont il a besoin. Voici le secret du succès inouï de cette souscription gigantesque, qui doit permettre de lui rendre son lustre précieux à tous.

Le règne de Napoléon III n'a produit qu'un homme dont le nom restera. Cet homme était un embellisseur, c'était Haussmann.

Il a continué et développé, de manière à attacher son nom à l'époque, cette œuvre de charme et de beauté qui est propre à notre Paris, n'en déplaise même à Versailles.

On ne peut toujours passer son temps dans la cuisine la salle à manger, l'atelier ou la boutique. Paris est un salon.

Voilà pourquoi les nouvelles obligations de Paris ont été souscrites quatorze fois et pourquoi elles font dix francs de prime.

— Pourquoi les actions de la Banque de France se livrent-elles à ces soubresauts merveilleux et productifs, comme en faisait jadis le Crédit Mobilier ?

— Pourquoi, sur cette valeur jadis respectée, des primes insensées et des jeux inaccoutumés ? — Ficelles !

Il se constitue là un petit système de pompe aspirante et foulante qu'il est bon d'étudier.

La rente française est ferme, bon signe. Serait-on revenu une bonne fois des valeurs espagnoles, turques, tunisiennes et grecques, etc. ?... Que la France conserve son argent, elle en a besoin. Il faut que l'étranger lui rapporte pacifiquement ce qu'il lui a pris et surpris.

Nucingen.

LA MODE



Ah! mesdames. Est-ce à dire que, sous prétexte de guerre, de communisme, de république ou de n'importe quoi, vous prétendiez renoncer à votre mission, qui est d'être belles, charman-

tes, bien mises, élégantes et admirées?

Non, point du tout; vous savez que c'est impossible.

La royauté du goût, de la grâce et du charme est une de celles que l'on n'abdique pas et qu'on ne saurait abdiquer, même sous la Commune. La belle affaire, voyez-vous, si les femmes cessaient d'être jolies, belles et soignées. Les voyez-vous habillées d'un sac, les cheveux peignés d'un clou, les pieds mignons chaussés de sabots ou de chaussons de lisière?

Et les couturières, et les dentellières, et les corsetières, et les modistes, et les bijoutiers, et les tailleurs, et les ouvriers en soie et les fourreurs, et les tisseurs et les manufacturiers de toutes sortes, qu'en faites-vous? Les voulez-vous sur la paille?

L'article de Paris ne saurait convenir aux maraîchers, aux débardeurs, aux cultivateurs de pommes de terre, de betteraves et de houblon.

Il faut des consommateurs et des consommatrices pour que tous ces gens qui travaillent l'or, le diamant, la soie, les dentelles, les laines fines, les éblouissantes tentures ne soient pas condamnés à fouiller la terre, à cultiver les haricots sur les places publiques et dans les squares transformés. C'est donc par humanité, Mesdames, et par intérêt pour la classe ouvrière qu'il vous faut dépenser de l'argent, être belles, élégantes et bien tournées.

Nous ne ferons pas appel à votre cœur en vain.

Si vous preniez le triste parti de vous attifer comme des Allemandes, adieu les étrangers et les étrangères, les imitateurs, les contrefacteurs, les acheteurs et le reste.

Allez donc visiter les galeries du Petit Saint-Thomas, ces galeries aimées de tout le faubourg St-Germain, dont l'élégance est encore, en dépit de toutes les révolutions, le

point de mire de tous les mondes, et vous verrez ce qu'a pu faire comme élégance et distinction le recueillement forcé et les méditations auxquels ils ont été condamnés par les guerres et les combats qui n'en finissaient point.

Allez aussi chez Chevreux-Aubertot, boulevard Poissonnière: le bon goût et l'excellence des étoffes en font le rendez-vous des élégantes de la Chaussée et du Boulevard; allez-y, vous y retournerez certainement.

Voulez-vous des fleurs pour vous parer, Mesdames, vous qui veniez ordinairement de tous les coins de l'Europe et du monde pour recueillir ce qui se fait de beau et de bien? Allez chez Baulant.

Voilà le véritable artiste, l'homme réellement merveilleux pour l'imitation parfaite et saisissante de la nature. M. Baulant était jadis un graveur d'un talent fin et précieux, c'était lui qui gravait les dessins qui paraissaient dans l'ancienne *Revue Comique*. Son goût, sa finesse, son observation, il les a mis au service d'une industrie qu'il a rendue européenne, et il a joliment fait d'abandonner la gravure dans son intérêt et dans celui des jolies femmes. Ses fleurs ont une vérité, un charme, une réalité botanique pour ainsi dire, qui défilent toute concurrence. Le nom de Baulant est le premier en ce genre, et il n'est pas une tête de reine, d'impératrice ou même de présidente, qui ne se couronne de ses fleurs.

Je crois que vous ne seriez pas fâchées Mesdames, de savoir que chez Chardin-Houbigan, rue du Faubourg-Saint-Honoré, vous trouverez ces parfums charmants, veloutés et divers dont aucune femme qui se respecte ne saurait se passer.

Pourquoi ne pas conseiller même à ces messieurs qui veulent être bien et irréprochables un habit, une jaquette, un pantalon de chez Savigny, qui s'est fait si singulièrement un nom en répétant partout: *Savigny pas de crédit!*

Vous, Mesdames qui, plus privilégiées que tant d'autres, pouvez respirer l'air pur du bois chaque jour, dans une élégante voiture, allez chez Henry Binder, vous verrez quel goût parfait, quelle grâce ont ses équipages.

C'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que vous viendrez en aide à tous ceux pour qui le travail est un besoin; c'est ainsi que vous ramènerez la joie et les étrangers à Paris et que vous ferez du bien et du plaisir en vous embellissant et vous faisant plaisir à vous-mêmes.

Marie de ***

Les numéros suivants contiendront une Semaine politique et une revue d'actualités.

Pour les dessins, aux noms de Cham, Monnier, Bertall, se joindront ceux de Daumier, Grévin, Hadol et autres.

L'ADMINISTRATEUR-GERANT: J. LAFFITTE.

LES COMMUNEUX DE PARIS

PAR BERTALL

Un beau volume-album, composé de QUARANTE DESSINS coloriés avec soin, et richement relié. Prix: 10 francs.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A LA PHOTOGRAPHIE BERTALL, RUE BOISSY-D'ANGLAS, 33

Envoi franco dans les Départements contre 10 francs en un mandat-poste, à l'adresse de M. Bertall.

MAISON DU GRAND OPÉRA

6, rue Scribe, et 1, rue Auber

FABRIQUE DE FOURRURES LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

LUNDI 16 OCTOBRE ET JOURS SUIVANTS

MISE EN VENTE EXTRAORDINAIRE

DE PLUS DE

SIX MILLIONS DE FOURRURES

QUI SERONT VENDUES A UN

BON MARCHÉ FABULEUX, A 75 POUR 100 DE PERTE

La maison du Grand Opéra, la fabrique de Fourrures la plus importante du monde et dont la haute réputation est universelle, n'ayant pu, la saison dernière, à cause des circonstances politiques, mettre en vente l'immense stock de fourrures qu'elle possédait, se trouve forcée aujourd'hui,

pour écouler sa grande quantité de marchandises, de les donner à un bon marché sans exemple, à une perte réelle de plus de 75 pour cent sur les prix coûtant.

C'est à cette perte immense et inouïe que, dès lundi et jours suivants, il sera mis en vente :

MANCHONS, COLS ET BOAS.

2,000 manchons astrakan véritable de 40	8 75
1 500 manchons astrakan perse de 60	19 »
1,800 manchons astrakan extra de 120	38 »
6,000 manchons vraie martre de 150	29 »
Manchons vison de Suède de 80	12 75
Superbes manchons martre Canada de 400	95 »
10,000 manchons grèbe, chinchilla, loutre, zibeline donnés à une perte immense.	
10,000 cravates mouton de Chine, à	» 30
Grands boas, martre blonde, de 45 ..	9 »
Grands boas 1/2, zibeline de 110 ..	15 50
Perte fabuleuse sur les cols de fourrure.	

VÊTEMENTS DE DAMES

200 paletots astrakan de Norwège ..	69 »
Paletots astrakan de Perse, de 400 ..	160 »
Paletots soie fourrure extra	95 »
Affaire exceptionnelle de paletots loutre d'une valeur réelle de 600 ..	295 »
Paletots loutre du Kamtchatka, valant 2,000	500 »
Riches Rotondes, soie fourrée, moitié de leur valeur.	

PALETOTS FOURRÉS, HOMMES

Pardessus drap garni de fourrure, le drap seul valant 90 francs	29 »
Pardessus doublé fourrure de 150 fr.	58 »
Pardessus fourrés et garnis de 300 fr.	115 »
Pelisses riches, fourrées de 1,200 fr.	300 »
Pelisses russes extra, de 2,000 fr.	500 »
Vestons doublés, fourrure de 80 fr.	30 »
Vestons doublés et garnis de 150 fr.	55 »

FOURRURES CHASSE ET VOYAGE

Paletots bique extra de 80 fr	30 »
Paletots chèvre du Levant, de 150 f.	53 »
Tabliers de chasse de 75 fr	25 »
Cuissards corse de 60 fr	19 »
3,000 casquettes russes de 12 fr.	2 75
Toques loutre brune, de 60	6 50
20,000 paires de gants fourrés	2 75
6,000 paires de gants extra, de 10 fr.	4 50
1,500 paires de chaussures fourrées ..	15 25
6,000 gilets mouton	14 25
Grands sacs fourrés, de 80 fr	25 »
100,000 peaux de chat pour douleurs ..	3 75

FOURRURES DE VOITURES

1,200 parures de cocher, de 80 fr ...	19 »
2,000 parures de cocher, de 150 fr ...	35 »

Riches parures de cocher, de 200 fr.	58 »
Couvertures de voitures, de 300 fr ..	75 »
Couvertures de voitures, de 500 fr ..	150 »
Chancelières, fonds, de voiture	25 »
Chancelières extra	45 »

FOURRURES D'APPARTEMENTS

Garnitures et doublures de Manteaux

20,000 marchettes de salon, à	2 75
11,000 descentes de lit ours de Corse, à ..	7 75
Descentes de lit et tapis de bureau ..	15 50
Riches tapis de fourrure, de 200 fr., à ..	65 »
Choix immense de tapis Lion, Ours blanc et brun, Panthère, Tigre, Loup, seront donnés à ce bon marché fabuleux.	
40,000 mètres bandes skumbps, d'astrakan, de petit gris, même différence.	
Enfin, il sera mis en vente une grande quantité d'autres fourrures, telles que Nappes hamster de Zougarie, Nappes ventre de gris, et cent caisses de peaux d'astrakan, de loutre, peaux de bique, de petit gris, etc., que l'on détaillera par deux ou par une, à la perte considérable et sérieuse ci-dessus annoncée.	

NOTA. — Malgré ce bon marché extraordinaire, toutes les Fourrures mises en vente sont garanties de premier choix et de prise de saison; les mites ne s'y mettent pas comme à celles vendues sans connaissance.

Lundi 16, ouverture de cette vente extraordinaire, 6, rue Scribe, et 1, rue Auber.

MAGASINS DU GRAND OPÉRA

Paris. — Imprimerie DUBUISSON, rue Coq-Héron, 5